

La vierge aux cheveux d'or

Il y avait un roi sage et si savant qu'il pouvait comprendre le langage de tous les animaux. Or, voyez comment il acquit cette science. Une fois, il vit venir chez lui une vieille femme qui lui apporta un reptile (had)² en disant :

«Faites-le cuire pour vous, et vous verrez qu' aussitôt après en avoir mangé, vous comprendrez ce que disent les animaux de l'air, de la terre de l'eau.»

Le roi était bien aise d'avoir occasion de savoir ce que personne ne savait. Il paya donc la vieille femme généreusement et recommanda à un de domestiques affidés d'avoir soin de bien préparer ce poisson et de le servir à dîner.

«Mais, ajouta le roi, tu n'y goûteras pas toi-même. Prends garde ; car si tu oses me désobéir tu auras vécu.»

Le domestique, Georges, s'étonnait de cette recommandation et se demanda pour quelles raisons son maître tenait tellement à ce que personne mangeât de ce mets. Il examina le poisson et dit :

«De ma vie je n'ai vu poisson semblable, il m'a l'air d'un reptile. Et, quand j'en goûterais, quel mal y aurait-il ? Quel est le cuisinier qui ne tâte pas des plats qu'il assaisonne ?»

Aussitôt la friture achevée, le domestique en prit un petit morceau sur sa langue et, tandis qu'il dégustait la sauce, il entendit quelque chose bourdonner en l'air et parler à ses oreilles :

«Prenons-en une miette ; goûtons un peu !»

Il regarda pour savoir d'où venaient ces paroles, mais il n'aperçut que quelques mouches volant dans la cuisine. En même temps quelqu'un

demandait dans la cour, d'une voix rauque et saccadée :

«Où donc allons-nous descendre, où ?» Quelqu'un répondit :

«Dans le champ d'orge du meunier ! Sus à Forge du meunier !»

Georges, levant les yeux du côté d'où venait cette étrange conversation, vit dans l'air un jars qui volait à la tête d'une troupe d'oies.

«À la bonne heure ! pensa-t-il, je sais maintenant quelle est la vertu que possédait ce prétendu poisson, que mon maître voulait manger tout seul.» Georges ne pouvait plus douter qu'il n'eût appris à comprendre le langage des animaux ; il se régala encore de quelques miettes de la friture, et s'empessa d'en servir le reste au roi, comme si de rien n'était.

Après avoir dîné, le roi ordonna à Georges de faire seller deux chevaux et de l'accompagner à la promenade. Les voilà en route, le maître en avant et le domestique par derrière.

En traversant une prairie verdoyante, le cheval de Georges se mit à piaffer et à hennir ces mots : «Dis donc, mon frère, je me sens si léger et si dispos aujourd'hui que je pourrais, d'un seul bond sauter par-dessus ces montagnes-là.

— J'en ferais autant, répondit le cheval du roi mais je porte un vieillard débile, il tomberait comme une bûche, et se briserait le crâne.

Qu'est-ce que cela te fait ? tant mieux s'il crève, répondit le cheval de Georges ; au lieu de porter un vieillard, tu serais monté par un jeune homme.»

Le domestique riait beaucoup en entendant cette

conversation des chevaux, mais il riait sous cape, craignant d'être remarqué par le roi. Cependant, celui-ci tourna la tête, et voyant un sourire sur les lèvres de Georges, il lui demanda les motifs de sa gaieté.

«Ce n'est rien, Majesté, je ris sans savoir trop pourquoi, il m'est venu à l'idée quelque drôlerie. Le vieux roi cessa de le questionner, mais il conçut quelques soupçons, et comme il se méfiait également du domestique et des chevaux, il se hâta de rentrer au château.

Aussitôt de retour, le roi dit à Georges :

«Donne-moi du vin, mais prends garde de n'en verser que juste autant qu'il faut pour remplir le verre. Une goutte de trop le ferait déborder, et alors certainement j'ordonnerais à mes bourreaux de te trancher la tête.»

À ces mots, on vit voler ; non loin des fenêtres du château, deux oiseaux ; l'un poursuivait l'autre, qui se sauvait, emportant au bec trois cheveux d'or³.

«Donne-les-moi, criait le poursuivant ; tu sais qu'ils m'appartiennent.

— Mais, non pas ! je les ai ramassés pour moi-même.

— N'importe, c'est moi qui les ai vus tomber lorsque la vierge aux cheveux d'or se peignait. Donne-m'en deux, au moins, tu garderas le troisième pour toi.

— Pas un seul !»

Là-dessus l'oiseau agresseur réussit à saisir les cheveux, l'autre lui en disputait la possession et, au milieu de la lutte, un cheveu tomba par terre et en tombant retentit d'un son métallique. Georges s'oublia au point qu'il détourna la tête et versa trop de vin, qui se répandit par terre.

Le roi tout courroucé se convainquit que son domestique l'avait trahi en apprenant le secret du langage des oiseaux, et dit :

«Scélérat ! tu dois mourir pour m'avoir désobéi. Cependant je te ferai grâce à condition que tu m'amèneras ici la vierge aux cheveux d'or ; je veux l'épouser.»

Que faire ? Le pauvre Georges devait tout faire pour racheter sa vie, dût-il la compromettre dans un voyage long et semé de péril. Il promit au roi d'aller quérir la vierge aux cheveux d'or, bien qu'il ignorât où et comment la trouver. Ayant sellé son cheval, Georges se laissa conduire machinalement jusqu'aux abords d'une forêt sombre, où brûlait un arbuste abandonné par des pâtres. Des étincelles, qui en tombaient, menaçaient d'incendier une vaste fourmière qui se trouvait auprès. Un essaim de pauvres fourmis s'enfuyait, en emportant çà et là leurs petits œufs blancs.

«Aide-nous dans la détresse, bon Georges, criaient-elles d'une voix plaintive, ne nous laisse pas périr nous et nos enfants enfermés dans ces œufs !»

Il descendit aussitôt de cheval pour couper l'arbuste et étouffer le feu,

«Merci, brave homme, et souviens-toi qu'au besoin, tu pourras nous appeler à ton aide, nous te serons utiles à notre tour.»

Après quoi, pénétrant plus profondément dans la forêt, Georges arriva sous un sapin très élevé. Il aperçut, au sommet, un nid, et, au pied de l'arbre, deux petits corbeaux qui se plaignaient et appelaient leurs parents :

«Hélas ! père et mère, disaient-ils, où êtes-vous ? Ils se sont envolés, eux, et il nous faut chercher notre pâture et nous nourrir nous-mêmes, pauvres faibles que nous sommes ! Nous n'avons pas encore assez de plumes à nos ailes ; comment trouver de quoi manger ? Aide-nous, bon Georges, ne nous laisse pas crever de faim.»

Georges, sans réfléchir longtemps, descendit de son cheval et l'abattit d'un coup d'épée, afin que les petits corbeaux eussent de quoi se nourrir. Ils le remercièrent gaiement et lui firent cette promesse :

«Si jamais tu te trouves en détresse, appelle-nous à ton aide et nous viendrons te secourir ; n'en doute point !»

Ensuite, Georges, obligé de voyager à pied, mar-

cha longtemps dans les forêts. Après les avoir franchies, il aperçut devant lui une mer vaste et qui se confondait avec l'horizon. Sur la plage, et tout près de lui, deux hommes se disputaient à propos d'un gros poisson, aux écailles d'or, qui venait de tomber dans leurs filets et dont chacun d'eux voulait s'assurer la possession à lui seul.

«Le filet m'appartient, disait l'un, donc le poisson est aussi ma propriété.»

À quoi l'autre répondit :

«Ton filet ne te serait d'aucune utilité et tu l'aurais perdu dans la mer, si je n'étais arrivé à temps dans ma barque.

– Eh bien, tu auras pour toi le deuxième poisson, si j'en prends encore un.

– Et si tu ne prends rien? Non, donne-moi celui-ci, et le produit de ta deuxième pêche sera pour toi.

– Je vais vous réconcilier, dit Georges, en les accostant. Vendez-moi ce poisson, je vous le payerai bien et vous vous en partagerez le prix par moitié.»

Là-dessus, il leur donna tout l'argent dont le roi l'avait pourvu pour faire le voyage, tout, sans en garder une seule pièce pour lui-même. Les pêcheurs se réjouissaient du gros bénéfice qu'ils avaient réalisé, et Georges laissa le poisson tomber dans la mer. Le poisson, tout heureux de sa délivrance inespérée, plongea et disparut dans les flots. Puis il revint à la surface, sortit la tête et dit :

«Toutes les fois que tu auras besoin de mon aide, appelle-moi et je ne manquerai point de te prouver ma reconnaissance. Au revoir, Georges.»

– Où vas-tu? demandèrent les pêcheurs.

– Je vais chercher une épouse pour mon vieux maître; son nom est la Vierge aux cheveux d'or, mais je ne sais où la trouver.

– Si ce n'est que cela, nous pouvons bien te renseigner, répondirent les pêcheurs. C'est la princesse Zlato Vlaska, fille du roi, dont le palais de cristal se trouve dans cette île que tu vois là-bas. Tous les matins, à l'aube du jour, lorsque la belle

Zlato Vlaska peigne ses cheveux d'or, l'éclat qui en resplendit va se répandre et se refléter sur le ciel et sur la mer. Veux-tu aller voir cette île? Nous t'y conduirons gratuitement, parce que tu nous as réconciliés d'une manière aussi habile que libérale. Seulement, une fois arrivé dans le château, fais bien attention et prends garde de ne pas confondre la princesse en question avec ses sœurs. Elles sont au nombre de douze, mais il n'y en a qu'une seule aux cheveux d'or.

Georges, après avoir atteint les rivages de l'île, se rendit au château de cristal. Sans préambules, il demanda au roi d'accorder la main de sa fille Vlaska au prince, qui l'avait chargé de cette mission.

Je la lui donne, dit le roi, mais à condition que tu obtiennes cette faveur au prix de labeurs que je t'indiquerai moi-même. Tu auras trois tâches à remplir ici, pendant trois jours consécutifs, d'après mes ordres. Aujourd'hui tu peux aller te reposer pour te remettre des fatigues du voyage.

Le lendemain, le roi dit :

«Ma fille aux cheveux d'or avait un tissu en perles fines; le tissu s'étant défait, les perles s'en sont dispersées et sont tombées dans ces herbes hautes qui couvrent la prairie verdoyante. Va ramasser toutes ces perles, et qu'il n'en manque aucune.»

Georges se rendit incontinent à la prairie, qui était large et se prolongeait à perte de vue. Il s'agenouilla et se mit à chercher au milieu des touffes d'herbes et de broussailles. Depuis le matin jusqu'à midi, il chercha sans avoir réussi à trouver une seule perle. Enfin il s'écria :

«Ah! si j'avais ici mes bonnes fourmis, elles pourraient me venir en aide.

– Nous voilà, jeune homme, nous sommes à tes ordres! répondirent aussitôt les fourmis, arrivant Dieu sait d'où et comment, et courant tout autour de Georges. Que demandes-tu?

– Je dois recueillir des perles dispersées dans cette prairie et je ne puis en voir aucune; voulez-vous bien m'aider?

– Attends un peu, nous allons les recueillir toutes.»

Et il ne fallut pas les attendre longtemps. Elles lui apportèrent un tas de perles retrouvées parmi les herbes. Quant à lui, il n'avait que la peine d'enfiler les perles une à une, en les rajustant sur le tissu. Enfin, au moment même où il voulait nouer le tissu, il aperçut une fourmi boiteuse, s'avançant lentement parce qu'elle s'était brûlée une patte lors de l'incendie de l'arbuste. Elle criait de loin :

«Attends, Georges, ne fais pas de nœud sur ton tissu, avant d'y avoir remplacé la dernière perle que voici.»

Le roi, aussitôt que Georges lui eut apporté les perles, les compta lui-même, se convainquit qu'elles étaient au complet et dit :

«Tu t'es bien acquitté de la première tâche, demain je t'en donnerai une autre.»

En effet, le matin du jour suivant, le roi parla à Georges en ces termes :

«Ma fille aux cheveux d'or, en se baignant dans la mer, a laissé choir dans les eaux sa bague d'or. Je veux que tu ailles chercher ce bijou et que tu me l'apportes aujourd'hui.»

Georges se promenait tout pensif sûr la plage. La mer était pure et transparente, mais il ne pouvait pas en apercevoir le fond et, à plus forte raison, la bague qui y gisait.

«Ah! mon poisson d'or, que n'es-tu présent ici, certainement tu m'aurais secouru!

– Me voici! répondit le poisson, du fond des abîmes de la mer, j'accours pour t'offrir mes services. Que veux-tu?

– Il me faut trouver une bague d'or, perdue ici, quelque part; or, j'ai beau y regarder, je ne vois pas même le fond de la mer.»

Le poisson dit :

«Justement, je viens de rencontrer un brochet qui portait une bague d'or sur sa nageoire; attends un moment et tu l'auras.»

En effet, il ne fallut pas attendre longtemps. Le poisson reparut et remit à Georges le brochet et

la bague.

Le roi loua le savoir-faire et l'exactitude que Georges avait mis à s'acquitter de la deuxième tâche et il lui proposa la troisième, en ces termes : «Si tu désires que j'accorde la main de ma fille aux cheveux d'or au prince qui t'envoie chez nous, tu dois m'apporter de l'eau de la mort et de l'eau de la vie (mrtvé a givé vody). Nous en aurons besoin.»

Georges ignorait où tourner ses pas, pour aller à la recherche de ces eaux. Confiant dans la protection divine, il suivait machinalement le mouvement de ses jambes, marchant çà et là au hasard, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans une forêt sombre. Il soupirait en se disant :

«Ah, si mes corbeaux se trouvaient ici, ils m'aideraient peut-être.»

Tout à coup, il entendit quelque chose bruire au-dessus de sa tête. On ne sait trop ni comment ni d'où arrivèrent les deux corbeaux en croassant :

«Krâk, krâk, nous voici prêts à te secourir; que veux-tu?

– Il me faut de l'eau de la mort et de l'eau de la vie que je suis incapable de trouver moi-même.

– Nous saurons bien les trouver, nous. Attends un moment.»

Chose dite, chose faite. Les corbeaux revinrent, portant au bec chacun une petite gourde, dont l'une contenait de l'eau de la vie et l'autre de l'eau de la mort.

Georges, enchanté de la réussite de ses démarches, rebroussa chemin pour retourner au château. À l'extrémité de la forêt, il aperçut des toiles d'araignée suspendues entre deux pins. Au milieu d'elles, une grosse araignée dévorait une mouche qu'elle venait de tuer. Georges, prenant quelques gouttes de l'eau de la mort, en aspergea l'araignée, qui lui fit lâcher prise. La mouche roula par terre comme une cerise mûre. Georges, avec un peu d'eau de la vie, humecta la mouche qui, en ou clin d'œil se mit à remuer. Elle se débarrassa de la toile d'araignée, déploya ses ailes et prit

l'essor en bourdonnant près de l'oreille de son libérateur. Elle lui disait :

« Georges, tu as assuré ton propre bonheur en me ressuscitant. Sans moi, tu ne parviendrais jamais à reconnaître la princesse aux cheveux d'or par les douze sœurs entre lesquelles tu auras à choisir.

Et la mouche avait raison, car le roi, voyant que Georges avait accompli la troisième tâche, promit de lui abandonner sa fille Zlato Vlaska.

« Mais, ajouta-t-il, tu auras à la trouver toi-même. »

Cela disant, le roi le conduisit dans un vestibule spacieux, où tout autour d'une table ronde étaient assises douze charmantes jeunes filles. Chacune d'elles portait une espèce de coiffe en toile blanche comme de la neige, qui cachait soigneusement toute la partie supérieure de la tête, et retombait jusqu'à terre. Les yeux les plus exercés n'auraient pas pu deviner quelle était la couleur des cheveux ainsi couverts.

« Voici mes filles, fit le roi. Une seule parmi elle a les cheveux d'or. Trouve-la, et tu pourras l'emmener avec toi. Au contraire, si tu ne devines pas, elle restera avec nous et tu devras t'en retourner les mains vides. »

Georges se sentait fort embarrassé, ne sachant comment s'y prendre. Au milieu de ces perplexités, quelque chose comme un bourdonnement de moustique lui chuchota à l'oreille :

« Bzz, bzz ! approche-toi de ces jeunes filles et marche autour d'elles⁴, alors je te dirai quelle est la tienne. »

Ainsi parlait la mouche, que Georges avait sauvée et ressuscitée avec de l'eau de la vie.

Rassuré par ces paroles, il marchait résolument tout autour des jeunes filles en les désignant au doigt l'une après l'autre :

Celle-ci n'a pas de cheveux d'or... celle-ci non plus... ni celle-ci...

Soudain, averti par la mouche, il s'écria

À la bonne heure, voici la Zlato Vlaska ! C'est bien elle ! et je la prends comme mienne, elle que

j'ai conquise, que j'ai payée au prix de tant de peines. Non, vous ne pourrez pas me la refuser.

— En effet, tu l'as devinée, avoua le roi ; et la princesse désignée, se levant de son siège, fit tomber la coiffe, découvrant au grand jour toutes les splendeurs de sa magnifique chevelure qui, comme une cascade de rayons solaires, inondait la jeune princesse de la tête aux pieds. L'éclat qui en rejaillissait éblouissait les yeux de Georges, devenu amoureux d'elle.

Le roi eut soin de pourvoir sa fille d'un trousseau digne d'une reine, et Georges la ramena en qualité de fiancée royale. Le voyage se fit sans aucune contrariété.

Aussitôt arrivés, le vieux roi, ivre de joie, à la vue de Zlato Vlaska, trépignait d'aise. Il s'empressa de donner les ordres nécessaires pour hâter la célébration des noces avec un luxe inouï. Il dit à Georges :

« Tu m'avais volé le secret du langage des animaux ; or j'ai voulu d'abord te faire pendre et abandonner ton cadavre en pâture aux animaux de proie.

Mais tu viens de me servir si bien, que je daigne commuer ta peine ; c'est-à-dire, que tu seras décapité tout de même, mais je te ferai ensevelir avec les honneurs dus à un officier supérieur. »

Les bourreaux ayant exécuté cet ordre aussi cruel qu'injuste, la princesse aux cheveux d'or pria le roi de lui faire don du cadavre de Georges, demande que le vieillard amoureux ne put refuser.

Zlato Vlaska, de ses propres mains, remit la tête tranchée sur le torse. Ensuite, elle l'aspergea avec l'eau de la mort, si bien que, dans un clin d'œil, les deux parties du corps se réunirent en une seule. La deuxième aspersion, faite avec de l'eau de la vie, opéra un miracle encore plus extraordinaire : Georges, rendu à la vie, se releva frais et fringant comme un chevreuil, et sa figure rayonnait de fraîcheur et de jeunesse.

« Ah ! que j'ai bien dormi ! disait-il en se frottant les yeux.

— Oui, on ne peut mieux, répondit la princesse aux cheveux d'or en souriant. Sans moi, tu aurais dormi pour l'éternité ! »

Cependant le vieux roi, voyant Georges ressuscité et plus jeune, plus beau, plus vigoureux que jamais, voulut aussi essayer de se faire rajeunir à son tour. A cet effet, il recommanda aux siens de lui couper la tête et de l'asperger ensuite avec de l'eau vivifiante. On la lui trancha, mais il ne ressuscita pas, quoiqu'on eût dépensé toute la provision de cette eau pour arroser le cadavre du vieillard.

On recourut alors au procédé inverse et l'on répandit de l'eau de la mort sur la tête tranchée. Mais on ne réussit qu'à demi. Car bien que la tête et le torse se fussent rejoints, le cadavre ne put ressusciter faute de l'eau de la vie. Personne ne pouvait s'en procurer, à moins de comprendre le langage des animaux, comme l'avait fait Georges. On finit donc par le proclamer roi, et la princesse aux cheveux d'or régna avec lui.

1. On la nomme zlato-vlaska en Bohême et zlato-koča chez Ruthènes de Lituanie, l'or, vlač, le cheveu, et koca, la chevelure. Tous ces mots sont d'origine sanscrite : hari, jaune d'or, rayon de lumière ; vilaça, éclat (slave blask), et kéçava, la chevelure, d'où l'épithète de Krichna (le chevelu) kéçavas. Une des divinités de la mythologie slave s'appelait Zlata-Baba (la femme d'or), et il en est souvent question dans les Baïkas de la Ruthénie blanche. Erben, qui a publié la variante tchèque que nous traduisons ici, pense que le conte de la Vierge aux cheveux d'or appartient au grand mime des récits mythiques dont l'héroïne ne peut être conquise qu'après avoir triomphé de trois difficultés que le conquérant doit vaincre l'une après l'autre. Le héros de notre conte, Georges, combat moyennant des armes empruntées aux trois éléments : l'eau vivifiante, prise dans les airs, les perles recueillies sur la terre, et enfin le symbolique anneau d'or retiré du fond des eaux. Georges, aidé par le corbeau, les fourmis et le poisson, habitants des éléments en question, n'est qu'une personnification du soleil de la belle saison

2. Le mot slave had a plus d'une signification : reptile, divination, et aussi la parole. L'intelligence du langage des animaux est l'objet de plusieurs contes chez tous les peuples slaves. Karadich en a publié une variante serbe sous le titre de : Nemoutchi yézik (la langue des muets).

3. L'épervier céleste Syéna, dont nous parlons ailleurs, laissa tomber par terre le feu du ciel, qu'il portait pour les hommes. Les

débris de ce mythe védique se retrouvent dans plusieurs contes slaves. Ainsi l'oiseau Ohnivak, blessé, perd une de ses plumes de feu. Ici les corbeaux, se disputant la possession de trois cheveux du soleil, laissent aussi tomber l'étincelle sacrée avant de la faire parvenir à sa destination. Le même épervier apportait aux Aryas la plante soma, dont le suc enivrait leurs dieux
« L'épervier t'apporte, dans sa serre, ce beau, cet innocent soma qui doit être ta nourriture, qui donne la vie, et augmente la famille. » (Rig-Véda, vol. IV, p. 483.)

4. Marche autour d'elles. Cette recommandation se rattache à une superstition commune aux Indiens et aux paysans slaves. Le code de Manou dit qu'en marchant autour de quelqu'un, de manière à ce qu'il reste toujours du côté gauche, on le rend inaccessible à l'action des mauvais esprits. Dans notre conte c'est une espèce de pradakhchina, cercle magique, dont nous parlons.

Dans la partie V, livraison XI de la Revue publiée par la Société scientifique de Prague, en 1860, il y a une dissertation intitulée : « DIEVA, la déesse aux cheveux d'or chez les Slaves païens. » L'auteur, J. J. Hanush, cherche à prouver que la vierge aux cheveux d'or des contes slaves ressemble beaucoup à Pallas Athénéa de la mythologie grecque. Il dit entre autres, que :

La plus ancienne prière des Hellènes de l'antiquité se bornait à l'invocation : Exaucez-moi, Zeus ! Athénéa ! Apollon ! Ainsi, dans la trinité des divinités les plus élevées, Athénéa venait en première ligne après Jupiter. Homère aussi (Illiade IV ; 515 et v. 875), appelle Athénéa « la plus grande après Zeus » ; elle était sa fille ou, pour mieux dire, elle n'était que le jeune Zeus, sous une forme féminine, de même qu'Apollon n'était que le jeune Zeus sous une forme virile.

Eschyle dit (Euménides v. 791-792) : « La seule et unique déesse qui connût les clefs de la petite chambre où Zeus cachait sa lumière, était Athénéa. »

Diéva ou Diévana, déesse des mythologies polonaise et tchèque, « était fille de Pérún et de Letnitsa. » Diéva slave, de même qu'Athéné grecque, n'est ni le soleil, ni la lune, ni un astre quelconque, mais elle est la lumière ou l'éther en général, la clarté diurne et nocturne.

Pour de plus amples développements de cette assertion, nous renvoyons le lecteur à l'article de Hanush ; c'est un petit chef-d'oeuvre d'érudition digne des savants tchèques.